

# Quand on « parle foot » à Sciences-Po

## Notes ethnographiques sur le Mondial 2014

« J'ai passé un an en prépa pour bosser mon concours, tandis qu'untel, parce qu'il vient du 93, a juste à passer un oral pour rentrer à Sciences-Po. Mais ne vous inquiétez pas, chers élèves de ZEP, tout le monde vous reconnaît à Sciences-Po avec vos *survets* de merde et vos baskets achetés au Courir du centre commercial de Vélizy. J'aurais honte d'être vous-mêmes, mais puisque vous acceptez de jouer les 93 de service. [...] Enfin je ne me plains pas trop car, grâce à vous, l'équipe de foot de Sciences-Po a bien progressé ».

Voici ce qu'on peut lire en commentaire d'un article du journal étudiant de Sciences Po<sup>1</sup>. Le propos – provocant – est certes anecdotique mais il exprime relativement bien le clivage entre, d'une part, l'entre-soi des instituts d'études politiques (IEP), écoles de formation des élites politiques du pays et lieux supposés d'apprentissage d'une certaine culture légitime et, d'autre part, le football, considéré comme

MARIE LEFEBVRE

sport populaire par excellence. Mais il exprime aussi sans aucun doute un état ancien de la réalité car, aujourd'hui, dans les IEP, « on aime le foot », ou, plus exactement le football n'y est plus systématiquement dénigré ou moqué. En témoignent l'existence de clubs des écoles qui revendiquent fièrement leurs couleurs lors des championnats académiques, mais aussi les multiples conversations informelles que ce sport suscite parmi les étudiant-es.

Le plus frappant est la diversité des points de vue recueillis sur le foot dans ce milieu : de l'hostilité ouverte (Cf. l'exergue de l'article) à l'engagement prosélyte en passant par la plus complète indifférence. Comme dans les autres groupes sociaux, lors de la coupe du monde, les étudiants français de Sciences-Po qui regardent un match opèrent par identifications fortes et partisans avec un collectif – les Bleus – qui fonctionne comme emblème d'appartenance nationale. Relevons toutefois un paradoxe : les identifications partisans semblent d'autant plus revendiquées et

1. Lapéniche.net, via Rémi Hattinguais, « Sciences Po : ni tout à fait prout-prout, ni tout à fait caillera », Bondy Blog, 17 mai 2011. [http://www.bondyblog.fr/201105170001/sciences-po-ni-tout-a-fait-prout-prout-ni-tout-a-fait-caillera/#.U7KBefR\\_t9w](http://www.bondyblog.fr/201105170001/sciences-po-ni-tout-a-fait-prout-prout-ni-tout-a-fait-caillera/#.U7KBefR_t9w)

prises en scène lors du Mondial brésilien que les étudiants sont détachés de tout intérêt pour le football en dehors de cet épisode.

Nous soulignerons dans un premier temps les particularités de l'effet de génération chez les étudiants ayant vécu le mythe de 1998. Si la question de la légitimité du football ne se pose plus, *quid* des modalités d'engagement pendant et après le match chez les étudiants supporters de Sciences Po ? Un profil dissonant fera plus particulièrement l'objet de nos attentions puisqu'il démontre que l'intérêt et la passion pour le sport ne sont pas les seuls déterminants de l'investissement dans le match. À l'aune de ce paradoxe, on s'interrogera sur les possibilités de construction d'une identité collective de supporters pour des étudiants politisés par ailleurs. Enfin, c'est la question de l'appartenance à la patrie – par le biais de l'adhésion à l'équipe nationale – qui entrera en jeu dans les recompositions entre identité culturelle, politique et nationale qui se jouent dans les stades ou derrière les écrans.

.....

### L'enquête durant la coupe du monde 2014

La coupe du monde au Brésil a été l'occasion pour moi, étudiante à Sciences-Po Lille, de revenir sur le rapport au football d'un milieu étudiant en cours d'acquisition de capital culturel. Existe-t-il une spécificité « science piste » – propre aux étudiants des Sciences Po – ou simplement étudiante en la matière ? Je fais volontiers l'hypothèse d'une redéfinition d'un rapport au football chez certains groupes de « lettrés » inscrits dans cette institution. Car beaucoup d'entre eux

ont, plus jeunes, fêté la victoire des Bleus en 1998 avant d'entamer leurs études universitaires. Munie de cette « petite » hypothèse, je suis partie à la rencontre d'étudiants des IEP de Lille et de Paris à l'occasion d'un match des Bleus contre l'Équateur. Le choix du terrain résulte, d'une part, du statut des enquêtés : les étudiants rencontrés, nés entre 1991 et 1993, sont en cours d'acquisition de capital culturel. D'autre part et d'un point de vue méthodologique, le choix d'étudiants d'IEP permet une relative homogénéité des catégories sociales des enquêtés. La parité a été respectée quant à la demande de rencontres, d'entretiens, mais il convient de noter qu'un nombre plus important d'hommes ont répondu à l'appel, et que leurs réponses ont été les plus fournies ou élaborées. Suite à cette rencontre, deux entretiens ont été réalisés avec des étudiants qui ont suivi les matchs de football de la coupe du monde. Tous deux sont d'anciens joueurs de football originaires du Nord-Pas-de-Calais, entrés à Sciences-Po Lille à la suite d'une classe préparatoire aux grandes écoles.

.....

### La victoire française de 1998 : un effet de génération ?...

Avec le recul, on peut considérer que la coupe du monde de 1998 marque bien un tournant dans l'histoire sociale du football en France. La victoire des Bleus a eu un considérable impact : le football comme spectacle sportif a gagné de nouveaux publics (étudiants, jeunes diplômés et/ou femmes) auparavant rétifs à ce sport populaire et « terriblement » masculin. Il est aussi devenu, en partie de ce fait, un objet d'étude un peu moins illégitime comme le prouve

l'entrée du football dans le champ de la recherche en sciences sociales<sup>2</sup>.

Si l'on étudie un peu ce qu'il en est pour « nos » étudiants de Sciences-Po, on peut dire en première approximation (l'enquête mériterait d'être systématisée) que l'intérêt pour la coupe du monde 2014 est inégalement partagé. Il existe, bien sûr, des étudiants passionnés de foot qui suivent régulièrement les matchs et ne ressentent ni honte ni gêne à aborder le sujet. Mais il existe aussi des étudiants que le football n'intéresse pas et qui s'abstiennent pour tant de railleries grinçantes à ce sujet. Entre ces deux groupes, on peut repérer une sorte de « marais ». Une étudiante confie ainsi : « le football ne m'intéresse pas... quand je sais que la France joue un match, je ne le regarde pas non plus », un autre souligne regarder les matchs et faire un point des résultats tous les soirs. Ces deux exemples témoignent globalement des extrémités d'un spectre de positions quant à l'attrait pour le spectacle de la coupe du monde.

On note surtout que c'est la victoire des Bleus de 1998 qui est érigée en référence par nos enquêtés-e-s. Pour certains, elle a déclenché le début d'une passion, pour d'autres, elle a créé simplement le rêve d'une deuxième étoile. En définitive, ce n'est pas tellement le souvenir direct de la coupe du monde que l'aura de la victoire qui constitue la véritable expérience d'étudiants qui avaient cinq ou six ans en 1998 et que leurs parents envoyaient se coucher à la mi-temps. Cependant, « l'impression de s'en souvenir » est là, après avoir

collectionné les vignettes de l'équipe de France de l'époque, affiché le poster de Zizou<sup>3</sup> dans sa chambre et visionné le match en boucle. C'est la génération des répercussions du mythe de 1998 en somme. Par conséquent, la question de la légitimité du football ne se pose guère, il n'existerait plus de spécificité étudiante dans le rapport au football (seule une enquête statistique permettrait d'être encore plus affirmatif).

L'acceptation du football comme pratique légitime n'implique pas pour autant un aveuglement vis-à-vis de tous les « à-côtés » du terrain. Le sport fait ainsi l'objet d'un regard réflexif. La dimension politique de la coupe du monde revient ainsi souvent lors de la discussion. En filigrane, pendant les matches, sont évoqués la corruption de la Fifa, la répression au Brésil, l'esclavagisme au Qatar, les profits extravagants du *foot business*, le dopage etc. C'est peut-être un moment de détente autour d'une bière ou deux, mais le cadre politique et social dans lequel s'insère le sport n'est jamais oublié. Par ailleurs, le rapport à la pratique est également objectivé, analysé. Après avoir assisté à un match dans une tribune d'honneur, un étudiant nuance le caractère fédérateur du foot :

« Ça m'a permis de voir un peu la géographie sociale qu'il y avait dans un stade, les différences de comportement selon les endroits du stade : dans les tribunes populaires, ça gueule, ça chante, ça râle énormément. Dans les tribunes plus chères, toujours bien confortables et couvertes, ça applaudit sagement, ça souffle un peu mais ça fait la *ola*

2. On peut citer à titre d'exemple Faure Jean-Michel et Suaud Charles, *Le football professionnel à la française*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999.

3. Zinédine Zidane, un des meilleurs joueurs de l'équipe de France championne du monde en 1998.

uniquement si nécessaire. Je ne sais pas si on peut trouver ailleurs une telle diversité, dans les théâtres la fourchette sociale est moins large. »

Ainsi, il y a à la fois adhésion et distance lors du spectacle footballistique. Comment s'articulent ces deux modalités d'engagement ?

### Les modalités d'adhésion au football par le prisme du jeu

Le football n'est qu'un jeu, affirment à l'unisson les étudiants, qu'ils supportent ou non une équipe de football. S'intéresser aux significations apposées au match de football permet de mettre en lumière l'investissement – ou non – des spectateurs dans le match. Les modalités d'implication du spectateur de football se constituent en effet suivant la dimension du jeu, génératrice de plaisir, qui implique un double processus. Dans un premier temps, le jeu suppose une capacité d'adhésion au match que le spectateur prend au sérieux. Mais, aussitôt le jeu terminé, le spectateur est supposé capable de prendre du recul et rompre avec l'investissement émotionnel engagé dans le match<sup>4</sup>. Il y a ainsi oscillation entre une implication forte et un rapport ironique au jeu. L'expression collective d'un sentiment d'appartenance – aux Bleus et par ce biais à la nation – est vécue à la fois comme sincère et critique. L'important, c'est de se prendre au jeu collectivement, parfois jusqu'à se maquiller le drapeau sur le visage tout en affirmant en même temps : « je m'en tape du foot en général ». Cette position ambiva-

lente s'explique par l'engouement épisodique pour l'équipe nationale. Si l'attachement aux Bleus est intense, il ne s'inscrit pas nécessairement dans la durée. Ce double processus ne définit pas uniquement une dialectique de l'engagement et du désinvestissement, il polarise également le temps de la mobilisation émotionnelle et celui de la critique rationnelle chez le supporter investi dans le football. Ainsi, un ancien joueur de football et spectateur de la coupe du monde explique :

« C'est vrai que la prochaine coupe du monde est au Qatar, et il y a des trucs complètement aberrants, comme les dérives du capitalisme ultralibéral au Qatar... Mais je ne pense pas que je boycotterai la prochaine coupe du monde, je regarderai le jeu aussi. C'est pas à ce moment-là, sur ce terrain-là, que tu dois lutter contre ça. Quand je regarde un match, effectivement je pense pas du tout à ça, enfin ça m'intéresse pas. »

L'investissement émotionnel demeure épisodique et le spectateur n'en est pas dupe, ainsi les manifestations de patriotisme, à l'instar du port de drapeau, ou du maquillage aux couleurs de l'équipe soutenue, qui sont inscrites dans le folklore du football, demeurent exemptes de revendications politiques pendant le match, bien que ces symboles puissent être considérés comme politiques en dehors de la temporalité sportive. Ils témoignent dans le cadre du match du lien culturel entre l'individu et son appartenance nationale, la nation représentant en ce sens pour le citoyen un « point de repère affectif et communautaire » avant tout<sup>5</sup>.

4. Sonntag Albrecht, « Une passion partagée, des identités ambiguës », *Jeux européens du football contemporain, Politique européenne*, 2008/3 n° 26, p. 200.

5. Duchesne Sophie (1997), *Citoyenneté à la française*, Paris, Presses de Sciences Po.

## Un profil dissonant : aimer le foot tout en ne perdant pas le sens critique

La frontière entre adhésion et recul critique est relativement poreuse. En effet, il existe quelques profils dissonants qu'il convient d'étudier. Ainsi, un étudiant, Nicolas<sup>6</sup> (joueur pendant douze ans, supporter, père directeur de service financier de mairie et supporter, mère conseillère d'orientation, engagement politique à gauche) ne répond pas au schéma temporel du double processus de jeu. Chez lui, adhésion et recul opèrent à la fois hors match et pendant le match :

« Non vraiment quand tu t'intéresses au foot, tu ne peux pas fermer les yeux et quand tu prends conscience de certaines choses dans le domaine financier, dans le domaine économique, et que tu t'intéresses au foot depuis longtemps, tu vas être obligé à un certain moment de faire le lien entre les deux. En fait je me rends compte que je peux plus regarder un match de foot, sans penser aux magouilles qu'il y a derrière les transferts, au *foot business*, la grande machine à laver l'argent sale et j'ai du mal aujourd'hui à regarder des matchs sans penser à ça, au moins plusieurs fois pendant le match. »

Cette distanciation critique influe sur le regard qu'il porte sur le jeu lui-même. Ainsi a-t-il une vision désenchantée des matchs de foot, tout particulièrement dans le cadre des matchs de clubs des championnats nationaux, caractérisés par une marchandisation extrême et une mobilité très forte des joueurs sans cesse transférés d'un club à l'autre. Cette perspective critique sur

le foot, qu'exprime Nicolas, vaut également pour les matchs de coupe du monde, entre équipes nationales, supposées généralement plus « pures » car nimbées de fierté nationale légitime et en quelque sorte « sacrées » par les formes de représentation de la nation qui s'y opèrent<sup>7</sup>. Pour lui, lors de ce Mondial brésilien, le « plaisir est gâché parce qu'il est impossible de regarder la coupe du monde sans arrière-pensées négatives », ce qui le conduit d'ailleurs à avoir bien du mal à s'identifier sur le moment à l'équipe de France par « peur de tomber dans de l'euphorie, de perdre le sens critique. » Il lui paraît par conséquent important de se détacher d'une passion « à chaud », d'où une méfiance à l'égard du spectacle footballistique. Cette méfiance se traduit par une forme de prudence lors de la rencontre, une difficulté à choisir ses mots, entrecoupés de pauses, dont il s'excuse en affirmant qu'il lui est difficile de formuler sa pensée sur ce sujet qui lui tient à cœur.

À l'inverse, l'implication et l'adhésion peuvent être très fortes pour des étudiants qui, par ailleurs, ne se préoccupent pas du tout du football, si ce n'est dans cette seule configuration particulière : le visionnage d'un match, entraîné par des amis par exemple, comme pour un étudiant affirmant « ne pas trop avoir le choix ». Cependant, en dépit de leur attitude distanciée à l'égard du foot qui les conduit à regarder les matchs du Mondial presque malgré eux et le plus souvent sans comprendre le sens technique du jeu ou ses enjeux tactiques, certains de ces étudiants adhèrent

6. Les prénoms ont été rendu anonymes.

7. Sonntag Albrecht (2008), *Les identités du football européen*, Presses Universitaires de Grenoble, pp. 113-147.

totale­ment au football et à l'ex­pres­sion collec­tive durant le temps du jeu. C'est notam­ment le cas de filles qui semblent trans­figu­rées lors des matchs des Bleus, comme l'évoque ici un témoin, ami de l'une d'entre elles :

« J'étais avec une amie (étudiante d'école de commerce, originaire du Nord-Pas-de-Calais, parents professeurs) et ses amies, qui pour le coup s'intéressent pas trop au foot... En fait, elles en ont même rien à foutre du foot d'habitude !... Et là elles étaient vraiment dedans... Elles faisaient des remarques sur le match... et tu sens que c'était des remarques un peu détachées. Du genre, quand il y avait un but, elles gueulaient, mais c'était juste parce que tout le monde gueulait. C'est aussi pour l'ambiance quoi. »

Ce n'est donc pas l'investissement dans le football en général – qui peut passer par la pratique comme le *supportérisme* – qui détermine l'identification à l'équipe nationale. Pour autant, chez certains, la temporalité du jeu est clairement délimitée, tandis que pour d'autres, elle n'existe presque plus, et le recul critique et rationnel prend le dessus sur toute forme d'expression d'attachement collectif. Quels sont alors les déterminants d'un désinvestissement dans l'adhésion émotionnelle et l'identification au cours du match de football ?

### Politi­sa­tion des tribunes et identi­fican­tions parti­sa­nes

Étudier pourquoi l'engagement émotionnel ne « joue » pas au cours du match chez Nicolas suggère quelques hypothèses sur l'identification partisane qui s'opère par le biais du football. En premier lieu, on peut noter chez cet étudiant une conscience du processus

d'identification partisane à l'œuvre lors du match de football. Ainsi, à l'occasion du match Italie-Angleterre qu'il a regardé dans la ville allemande et étudiante d'Heidelberg (où il a été en troisième année à l'étranger), il décrit et justifie les exaltations communautaires à l'œuvre :

« Alors là, c'était très drôle, Angleterre-Italie... Parce que t'avais d'un côté du bar les Italiens à droite et les Anglais à gauche, avec un gros *leader* de chaque côté. Et en fait les deux *leaders*, ils étaient vraiment survoltés, et ils chantaient à chaque fois l'hymne national ou alors ils insultaient l'autre camp mais c'était pour rire. Les gars, ils étaient un peu exubérants, il y avait des exaltations, mais sous forme de jeu tu vois, il faut que ça reste bon enfant, que ce soit une comédie. Je sais pas comment exprimer ça mais... Ouais, sous la forme d'un jeu. Ça reste dans le second degré... on reste conscient que c'est que du foot... qu'à la fin du match, voilà, ok, c'est terminé. »

Ainsi, pour Nicolas, il n'y a pas rejet de la construction d'un « nous » identitaire au cours du jeu. Pourtant, il récuse cette pratique dans son rapport personnel aux matchs de la coupe du monde.

« Tu vois, quand je suis parti voir le match avec des Français, je me suis rendu compte que j'avais du mal à chanter l'hymne français. J'avais une amie qui était avec le drapeau, qui chantait, etc., et moi j'y arrivais pas. Enfin c'était bizarre, tu vois. Je voyais les autres autour de moi, je crois que c'était France-Suisse... donc moi je supportais l'équipe de France, mais je me voyais mal faire comme les autres... »

Ainsi, Nicolas dissocie difficilement la critique du football qui s'exprime dans un registre politique, de l'adhé-

sion liée à des critères culturels ; d'où une forme de gêne dans ses propos. Il y a, dans le spectacle du football en compétition internationale, transfert d'attachement pour une équipe à une adhésion à la nation et ses représentants<sup>8</sup>. Or, cette adhésion à la nation est supposée culturelle, au sens d'apolitique pour reprendre la dénomination de Sophie Duchesne<sup>9</sup>. À l'opposé, Nicolas plaide pour une forme de subordination de l'identité culturelle au champ politique quand il s'agit de football ou plus généralement de sport collectif : « Mais est-ce que c'est possible de ne pas prendre parti politiquement ? ».

Il n'y a pas tant investissement politique des supporters que récupération politique des mobilisations de supporters. On pense notamment aux manifestations de liesse après la victoire de l'équipe d'Algérie face à la Corée qui ont fait l'objet de manipulations médiatiques du Front National, dénonçant par ce moyen l'échec de la politique d'intégration<sup>10</sup>. Pourtant, pour Nicolas, il y a politisation des tribunes. Il critique en ce sens l'investissement politique autour des questions de l'identité nationale notamment dans le stade.

« Tout ce qui se passait en équipe de France, par rapport à l'équipe d'Algérie,

tout ce qui se passait était rapporté à la situation de l'immigration en France, rapporté au Front National, à la situation politique etc. Dès que Benzema<sup>11</sup>... (marque un temps de réflexion) Alors Benzema il joue bien, ça va, ça passe !... Mais dès qu'il chante pas la Marseillaise, c'est plus un Français, quoi. »

Pour comprendre les propos de Nicolas, il faut savoir qu'il est engagé au Front de Gauche (il est le plus politisé parmi les enquêtés). En général, le militantisme de gauche ne fait pas bon ménage avec le *supportérisme* de football tant la figure du supporter est identifiée à une forme d'aliénation, sans compter le poids, dans l'imaginaire collectif, de la baston menée par des « fafs » des kops<sup>12</sup> de supporters (Paris-Saint-Germain – PSG). Par ailleurs, il y a à gauche une tradition de critique des sports professionnels. Ainsi, il y a chez Nicolas une difficulté à investir des symboles culturels tels que la Marseillaise hors de tout contexte politique, car justement ces symboles ont un sens politique. Il semble alors difficile pour lui d'en faire abstraction dans le champ sportif. Il évoque ainsi la reprise par des supporters du RC Lens de la musique de la Marseillaise avec des paroles relatives au club :

« Moi je trouve ça un peu limite. C'est le fait de reprendre l'hymne national, parce que ça a plein d'autres significations qui n'ont rien à voir avec le foot. C'est comme à Valenciennes, il y a une chanson qui est faite à partir du Chant des partisans. Enfin, c'est aberrant quoi ! Il y a des gens, ils ne savent

8. <sup>4e</sup> Waele Jean-Michel et Husting Alexandre (dir.), *Football et identités*, éditions de l'Université de Bruxelles, 2008.

9. Duchesne Sophie (1997), *op. cit.*

10. Marion Maréchal-Le Pen, retweetée par le compte officiel du Front National, a écrit : « les incidents autour de la victoire de l'Algérie sont une défaite pour la politique d'intégration menée par l'UMP ». Source : Schmitt Amandine, « Victoire de l'Algérie : l'intox de l'extrême droite », *Le Nouvel Obs*, 23 juin 2014, [En ligne], <http://tempsreel.nouvelobs.com/vu-sur-le-web/20140623.OBS1367/victoire-de-l-algerie-l-intox-de-l-extreme-droite.html>

11. Joueur vedette de l'équipe de France, dont les parents sont d'origine algérienne.

12. Un kop est une tribune où se regroupent les supporters les plus actifs d'un club de football.

même pas ce que c'est, et ils relient ça à leur identité dans le foot. »

Ce n'est donc pas un hasard s'il ne parvient plus aujourd'hui à chanter la Marseillaise lorsqu'il regarde un match de football tant il se trouve mal à l'aise face aux détournements politiques de cette pratique et aux interprétations stigmatisantes des enfants d'immigrés qu'ils autorisent (Cf. le match France-Tunisie où la Marseillaise a été sifflée au stade de France par des jeunes Franco-Tunisiens). S'il s'interdit désormais de chanter l'hymne national durant un match de foot, il assume très bien pouvoir « la crier à un meeting politique... c'est hyper chelou [étrange] comme sentiment ». En ce sens, il y a dissociation de l'identité – et des symboles associés à l'appartenance nationale – quand ils jouent un rôle à la fois dans la sphère sportive et dans la sphère politique. L'engagement dans le football s'imprègne des logiques de l'engagement politique et de sa pratique de rationalité. Or, le foot est le lieu de reconnaissance entre « pareils » dans la construction de l'identité des groupes sociaux<sup>13</sup>. La distanciation vis-à-vis des pratiques d'adhésion émotionnelle en œuvre chez les supporters de la même équipe que celle que soutient Nicolas entraîne pour lui la construction d'un « je » en opposition au « nous », ou du moins en séparation.

### De l'attachement à la nation par le football

La polarisation entre identité culturelle et politique observée chez Nicolas n'est pas un cas isolé, on la retrouve

dans les réflexions d'autres étudiants, même si cela ne modifie pas nécessairement leurs pratiques dans la temporalité du match. Le soutien des Bleus est d'emblée revendiqué alors même que ses implications politiques posent question :

« Mais en supportant celui qui porte nos couleurs, plus que par exemple celui qui est le meilleur, c'est qu'il y a une forme d'attachement à, je ne sais pas, un lieu – la France, une nation – les Français, un drapeau – la République. »

Un autre réagit : « Ça fait un peu nationaliste mon truc, mais la coupe du monde est le seul événement qui, tous les quatre ans, me rappelle que je suis Français. Autrement je m'en fous. Mais lors de la Coupe, ça compte. »

Cet attachement à la patrie interpelle, même s'il est jugé « plus sain qu'en 1914 ». Les allusions au Front National sont nombreuses, autour de la question des nationalismes exacerbés. « Si la France va au bout, je serai sûrement devant un écran géant avec du bleu, du blanc, du rouge partout, à chanter la Marseillaise avec autant de foi qu'un vieux facho à un meeting FN. » Il y a l'idée d'un patriotisme *soft* dans les propos recueillis. Ainsi, lorsque la question du sens patriotique de l'engagement est posée, une distance au rôle de supporter est immédiatement instituée. Systématiquement, les étudiants rejettent le terme de patriotisme. L'expression d'un *affect* lui est préférée :

« Justement je sais pas, cet *affect*, comment le qualifier. Après patriotisme, nationalisme ça veut dire tout de suite donner une dimension politique au truc, et... je pense que ça devient un problème, par exemple, quand Marine Le Pen ou certaines personnes regrettent qu'il y ait trop d'Arabes

13. Bourdieu Pierre, « Comment peut-on être sportif ? », in *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1984, pp. 173-195.

dans l'équipe de France, ou que certains joueurs ne chantent pas la Marseillaise. »

S'il y a distanciation à l'égard du patriotisme, c'est bien en quelque sorte pour « contrer » l'apparente similitude entre les exaltations du stade et celle des meetings politiques de l'extrême droite. En ce sens, il y a une forme de rejet des notions de patriotisme et de nationalisme, qui ont été abandonnées chez certains au profit de l'extrême droite, d'où une difficulté à s'approprier des symboles comme la Marseillaise. La relation entre identité culturelle et identité nationale n'est donc pas évidente. Le football est parfois vecteur d'une identité culturelle qui s'oppose à l'identité nationale. En effet, Nicolas est d'origine italienne par ses grands-parents, même s'il précise que son « rapport à l'Italie est très restreint » du fait de rares visites au pays et d'une méconnaissance de la langue. Néanmoins, il adhère aux symboles culturels associés à l'Italie dans le football :

« Lors du match Italie-Angleterre, je chantais avec les Italiens, parce que l'hymne je le connais par cœur, j'aime bien le chanter et là, pour moi, il y avait pas de problème, j'étais content de le chanter, et je me suis dit c'est une occasion de vivre le fait que je suis Italien ».

Son rapport à la patrie italienne reste déconnecté des implications politiques et des scandales des clubs locaux. La question identitaire, qui le touche en tant que Français, ne prend pas sens dans le contexte de l'Italie. Le regard réflexif sur les questions d'identité propres à la nation d'appartenance – française – conditionne les modalités d'adhésion émotionnelle épisodique en œuvre lors du match, ce qui n'est pas le cas vis-à-vis de la communauté ima-

ginaire italienne supportée de manière émotionnelle chez Nicolas. Cette séparation entre identité culturelle et politique implique un regard distancié, mais aussi une gêne lors des matchs. Nicolas confie en ce sens éprouver une indécision concernant qui soutenir lors des matchs France-Italie : « J'ai du mal à vivre le truc en étant vraiment pour l'une des deux équipes, je suis vraiment entre les deux, vraiment partagé ». Ce fut notamment le cas lors de la finale de la coupe du monde 2006 mais cette question se pose également de manière générale lors des compétitions internationales : il évoque, à cinq ans, la réalisation d'un dessin des Bleus pour la coupe du monde 1998, et la réflexion de la fille de sa nourrice l'avisant de soutenir l'Italie.

« Moi ça m'avait vachement perturbé parce que je m'en souviens encore. Et du coup je me souviens être rentré chez moi, et avoir vu mon père, j'étais un peu paumé, je pleurais et j'ai dit : "papa, je tiens avec qui ?" je sais pas moi... on m'a dit de tenir avec l'Italie et j'ai pas compris pourquoi ».

Dans ce contexte, la construction de « l'autre » à qui s'opposer est difficile, et *a fortiori*, la construction du « nous ». D'une certaine manière, c'est la distinction entre groupe d'appartenance et groupe de référence prégnante chez Merton<sup>14</sup> qui est à l'œuvre dans les mécanismes de mobilisation soulignés par Nicolas. La pertinence de cette distinction demeure dans la conscience de Nicolas sous forme d'une distance entre groupe d'appartenance – la nation française – et groupe de référence – la

14. Robert King Merton, sociologue américain, auteur notamment de *Éléments de théorie et de méthode sociologique*, Plon, 1953.

nation italienne –, d'où un « nous » qui ne se constitue pas à l'échelle du « je », divisé entre « je » et « autre », d'autant plus que le « nous » de la communauté imaginaire nationale ne semble pouvoir opérer du fait de la distanciation des symboles réinvestis par l'extrême droite.

Les étudiants de Sciences Po croisés dans ce qu'on pourrait appeler une enquête exploratoire n'ont donc aucun problème à raconter leur intérêt – s'il existe – pour le football. Cela ne signifie pas pour autant que la passion du football mène nécessairement à un sentiment d'appartenance à la nation, par un transfert du soutien à l'équipe de France, *a fortiori* pour les étudiants les plus politisés. Cette enquête mériterait d'accorder une importance plus grande au recrutement social dans les IEP. Faute de cela, elle se concentre principalement sur un profil atypique qui « sortait du lot » : Nicolas, dont la double culture franco-italienne et la politisation (à gauche) le distinguent – plus que l'origine sociale – des autres étudiants rencontrés. Ainsi, cette enquête ne conclura pas quant aux modalités d'implication dans le football chez les étudiants de Sciences Po – d'autant plus que cette question a peu de sens aujourd'hui, puisque, on l'a montré, la légitimité du football au sein des milieux de formation de « la culture légitime » fait consensus. Il nous paraît plus intéressant de poser l'existence chez les étudiants de sciences politiques d'un rapport au politique et à la nation parfois conflictuel dans les stades supposés pourtant apolitiques. Ainsi, l'engagement sportif peut être subordonné à l'engagement politique, d'autant plus pour les étudiants fortement investis politiquement. Cette recomposition

du *supportérisme* implique notamment une difficulté d'investir des symboles potentiellement politiques et nationaux, cependant appropriés de façon apolitique par le sport. En définitive, c'est le transfert d'adhésion à la patrie qui fait défaut lors des matchs de l'équipe nationale, la culture politique rationnelle faisant le procès d'exaltations patriotiques assimilables au registre de l'extrême droite. ■